

Gilles Granouillet

Zoom

Théâtre – Lansman – 2009

L'auteur

Gilles Granouillet est né à Saint-Etienne en 1963. Il a exercé plusieurs métiers avant de commencer, en 1989, à s'intéresser au théâtre.

Il est d'abord metteur en scène et comédien, puis il écrit une dizaine de pièces. Il est également conseiller littéraire à la Comédie de Saint-Etienne.

Extrait de bibliographie

Chroniques des oubliés du Tour - Actes Sud, 1999

L'Incroyable Voyage - Actes Sud Papiers, 2002.

Nuit d'automne à Paris - Avant-Scène, 2002.

Six Hommes grimpent sur la colline - Actes Sud Papiers, 2003.

Ralf et Panini - Actes Sud Papiers, 2005.

Une saison chez les cigales. Suivi de Trois Femmes descendent vers la mer - Actes Sud - Papiers, 2006.

Vesna, suivi de La Maman du petit soldat - Actes Sud Papiers, 2007.

L'Envolée suivi de Ma mère qui chantait sur un phare - Actes Sud Papiers, 2008.

Nos écrans bleutés - Actes Sud, 2009.

Zoom - Lansman, 2009.

Revue de presse



'En pleine réunion de parents d'élèves, elle se dresse, la mère du Burt, et se met soudain à tout nous raconter : le cinéma où elle conçut son enfant, sa galère de fille-mère, l'échec préprogrammé pour son fils, son combat herculéen pour le sauver et lui fabriquer un avenir de star ! De Lorette à Paname, en route pour la gloire ! Aussi pourrez-vous à votre tour, assis (e) à une table d'écolier dans une classe reconstituée, découvrir le récit foutraque de cette 'mère courage', qui refuse la fatalité et remue ciel et terre pour assurer à son gamin une réussite à faire pâlir toutes les Star'Ac de la planète ! Et, entre deux rires, vous devinerez le lourd silence qui peut s'installer entre parents et enfants, malgré tout l'amour du monde... Bref, 'Zoom' est notre, votre histoire, en toute humanité.'

François Rancillac- Metteur en scène

Le public, toujours vaguement fébrile quand s'approche le moment fatidique d'entrée dans la salle, se masse près des portes. Le metteur en scène apparaît en haut d'un escalier et nous tranquillise malicieusement, connaissant la peur irréprouvable du spectateur : le strapontin, ou, pire, les marches d'escaliers. Il nous annonce, donc, que nous allons entrer dans une réunion parents-profs et que nous pourrions, par conséquent, pour la majorité d'entre nous, nous asseoir à des bureaux d'écolier installés pour l'occasion. Et, effectivement, la salle qui s'offre à nous fait remonter des souvenirs. Le public qui s'assoit sur les chaises d'écolier devient, à son insu, partie prenante d'une image inévitable. Ce sont des parents. Ils attendent. Se parlent peu, car ne se connaissent pas. Ils regardent le bureau qui leur fait face, le tableau noir sur lequel, probablement, le prof de bio tant attendu notera les points majeurs concernant la classe de leurs enfants. La classe de Burt. Ou plutôt « du Burt » comme l'appelle sa mère. Car des autres adolescents, évidemment, on ne saura rien. L'image improvisée de cette foule de parents est suffisante pour créer leur existence, même fantomatique, même imaginaire. Leurs « parents », eux, demeureront silencieux. Évidemment, puisque ce sont des spectateurs. Le dispositif, avant même qu'un mot soit dit, est indubitablement efficace.

Tellement efficace qu'on ne s'est pas rendu compte que, au milieu d'eux, il y a la comédienne. Ou, plutôt, « la mère du Burt ». Elle aussi attend le prof. Mais comme elle ne sait pas attendre, ni se faire discrète comme le souhaiterait son fils qui trouve qu'elle rit toujours trop fort, elle se met à parler. Parce qu'elle en a besoin, aussi. Elle profite de ce retard du prof pour nous raconter son histoire. Celle d'une mère et de son fils, entre dérive et espoir. Celle de l'exclusion sociale. Celle d'une jeune femme devenue maman trop tôt, et qui tente avec humour, rage et maladresse de sortir de la petite case dans laquelle les services sociaux veulent la mettre. D'acquiescer les codes qu'elle ne connaît ni ne maîtrise pour sortir de la stigmatisation, de l'absence de futur. De réparer, aussi, les blessures laissées par une grossesse vécue seule et un homme idéal qui a mis les voiles aussi vite qu'il l'a mise enceinte. Et de rêver, enfin un avenir meilleur pour son fils, qu'elle veut star de cinéma. S'appuyant sur le silence de ceux qui la regardent, elle s'excuse, s'explique puis se raconte. Comme une odyssée des mots, en un accouchement douloureux mais libérateur.

Dans le rôle de la mère, Linda Chaïb. Époustouflante. Une comédienne lumineuse, d'une générosité infaillible. Humour, émotion, violence, tout est là, tout est juste, et, surtout, la disparition de la comédienne se fait totale derrière son personnage. Elle s'efface totalement et, par là-même, signe une performance éclatante. Beau paradoxe. Lorsqu'elle revient saluer, jeune femme frêle et délicate au beau regard, on peine à croire que la « mère du Burt », avec toutes ses blessures, toutes ses fêlures, toute sa détresse, toute son ampleur, a été portée par cette silhouette discrète. Au service : voilà, elle est au service. Tout comme l'est la mise en scène de François Rancillac. Son choix d'un espace en forme de salle de classe vient du projet de jouer ce spectacle dans les classes mêmes pour un public adolescent. Il n'en fait pas des tonnes, Rancillac. Il va à l'essentiel. Pas de transformation magique des bureaux en carrousel ou du tableau noir en marionnette géante. Non, le réel demeure cette salle, à l'image du réel de cette femme. Parce que son jogging à elle ne va pas se transformer non plus en robe de Cendrillon. Parce que le poids qu'elle porte appelle la sobriété et non l'artifice.

Ce poids, le poids qu'elle nous a partagé, c'est nous qui allons le porter à sa suite. Elle, elle est partie. Et puis, après tout, ce n'était qu'un personnage. Mais les questions, elles, demeurent. Ces vraies questions, remises à leur juste place, et qui basculent de l'histoire individuelle vers le grand bazar collectif. *Zoom*, avec la simplicité lucide de son personnage, nous force à écouter l'une de celles que l'on n'a en général ni l'énergie, ni le temps, ni l'envie d'entendre, préférant alors substituer à une vraie rencontre des clichés rassurants. Ce spectacle ne rassure pas. Il regarde. La regarde, nous regarde, sans complaisance, sans misérabilisme. Avec une humanité radicale qui remet les choses à plat. Nous faisant réaliser que, si les réponses n'existent peut-être pas, il ne faut jamais arrêter de poser les questions.

*Élise Noiraud
Les Trois Coups - www.lestroiscoups.com*

Mère courage et son enfant

Paris- Théâtre de l'Aquarium – La Cartoucherie, jusqu'au 25 octobre 2009

Nommé à la direction du Théâtre de l'Aquarium depuis le printemps dernier, François Rancillac ouvre sa première saison avec cette création amorcée en 2008, lors de la commande à Gilles Granouillet d'un texte destiné à être présenté dans des classes de lycées et collèges. Le spectacle a pris forme durant une résidence au Collège Guy de Maupassant de Houilles - au contact d'élèves et d'enseignants - puis fut présenté dans une cinquantaine d'établissements scolaires du département des Yvelines.

Le passage au théâtre a naturellement maintenu cette localisation spatiale et les spectateurs intègrent une salle de classe où devant un tableau noir, tables et chaises apportent un sentiment d'authenticité.

Issue de cette réunion assimilée à celle de parents d'élèves, une silhouette se dresse et investit l'espace pour s'adresser à cette assemblée en évoquant son histoire. Celle d'une femme et d'une mère cabossée par la vie dont le fils Burt a fréquenté cette école avant d'être privé de scolarité pour inadaptation à la normalité ambiante, avec la prédiction d'un avenir plus qu'incertain.

Un enfant conçu lors d'une projection du film de Fred Zinneman, Tant qu'il y aura des hommes, dont il héritera du prénom de l'acteur principal Burt Lancaster. Séduite et abandonnée à dix-sept ans, la jeune femme engage alors un parcours de combattante traversé de galères, de blessures et d'espoirs, avec pour seule obsession la réussite de ce fils, dont l'origine de conception doit naturellement le prédisposer à une brillante carrière d'acteur de cinéma. Elle s'en explique : " je ne fais pas la maligne quand je dis que mon Burt vient tout droit d'Hollywood, parce que c'est vrai ... même si le début de son film était plutôt raté ". Pour cela, elle se mobilise portée par une grande ambition pour ce fils, sollicitant producteurs et agents ou trainant son rejeton au Festival de courts métrages de Clermont-Ferrand en guise de formation. Sans succès, jusqu'à la convocation de Burt - dont le physique semble adapté - pour l'interprétation du fils d'Obélix avec Christian Clavier. Mais ce casting révèle la concurrence "d'un petit gros" et cela au moment où se concrétise ses rêves "la mère de Burt" - comme elle s'identifie elle-même - ne le supporte pas. Elle tabasse le rival rendu inapte et partiellement invalide. Procès, quatre ans de prison, dont trois effectués jusqu'à ce jour de sortie. Entre temps, Burt est devenu violoncelliste. Sans misérabilisme ni compassion, le texte vif et tranchant de Gilles Granouillet, évite l'analyse sociologique pour privilégier la fiction. Il touche avec humour et jusque dans la démesure aux problèmes relationnels, familiaux, éducatifs, sociaux et politiques de notre société, sans moralisation ni pathos.

Ce monologue attachant trouve sa plénitude et sa résonance dans l'intensité d'interprétation de Linda Chaïb, dont le talent et la vitalité portent avec sensibilité et intelligence les propos et l'amour indomptable de cette mère au grand cœur, aveuglée et dévastée. Dans un rapport de proximité avec les spectateurs, une mise à nu sans artifice qui porte avec générosité et humour, les colères, l'aveuglement, le grotesque, la naïveté émouvante et les espoirs du personnage dont la comédienne révèle tour à tour les nuances et les excès. Elle irradie ainsi une humanité qui porte en elle un hymne à la vie tonique et salutaire.

Jean Chollet - Le jeudi 15 octobre 2009

Théâtre du blog

<http://theatredublog.unblog.fr/>

Alors que l'attente du professeur principal se prolonge, un petit bout de femme, la mère de Burt se lève, impatiente, prend son courage à deux mains, s'adresse à nous, tente de nous expliquer, de nous faire comprendre, ce qui s'est passé et pourquoi elle est revenue là, dans cet établissement que fréquentait il y a des années son fils. Car la folle histoire de son ambition démesurée de réussite pour son fils commence là. Un monologue où le récit, l'adresse directe, les citations de dialogues, les retours instantanés dans le présent de la réunion, s'entremêlent, trace le parcours de cette femme paumée et simple qui, avec

obstination, met en œuvre son projet de carrière pour son fils. Un projet fou et après tout légitime dans notre société de Star Ac, de réussite facile, d'obligation de bonheur et de succès.

Maladroitement, avec pudeur et courage, consciente de s'exposer à la honte, elle déroule son histoire, en livre les faits essentiels, cruciaux, traumatiques : son premier amour, le fils conçu au cinéma à une séance de Tant qu'il y aura des hommes avec Burt Lancaster, le père de l'enfant qui les abandonne. Puis le foyer pour les jeunes mères, ses déboires avec l'assistance sociale, enfin le verdict du proviseur déclarant son fils Burt enfant inadapté, difficile, sans projet de vie, sans avenir.

Catastrophe et révolte contre le destin tout tracé pousse la jeune femme à s'engouffrer dans le fantasme de faire de son fils une star de cinéma. Elle assiège les festivals de cinéma, harcèle les producteurs, les agents, traîne Burt, petit gros docile, à tous les castings avec pour seul résultat refus et moqueries. Quand à la fin la chance se présente : Burt est convoqué au casting pour le rôle du fils d'Obélix, elle tabasse le rival de son fils pour ce rôle. Procès, prison, longue séparation avec Burt, devenu violoncelliste, dont elle reçoit au bout des années des cassettes d'enregistrements de concerts. Tant pis pour le cinéma, il a réussi dans la musique, c'est tout ce qui compte pour elle.

Linda Chaïb, une actrice hors du commun, s'approprie le texte de Gilles Granouillet comme écrit sur mesure, vif, elliptique, concentré, alliant simplicité, poésie et humour teinté de grotesque. Nulle tentation de copier ou caricaturer la pauvreté du langage de la marge. Pas de compassion misérabiliste, pas de parti pris ni de procès simpliste fait à la société. Abordant, à travers cette histoire de détresse et d'ambition quasi mystique d'une mère pour faire réussir son fils, les questions des relations parents enfants, de l'éducation, des normes et de l'impératif du succès obligé érigés en conditions sine qua non de bien-être dans notre société, Gilles Granouillet nous en laisse juge.

Linda Chaïb incarne le personnage de la mère de Burt avec une extraordinaire authenticité, une absolue sincérité des sentiments, des émotions, en déployant un impressionnant registre de jeu : désarroi, innocence naïve, douleur, ironie et rire, pirouettes clownesques, éclats de colère et rage, fragilité et force, et toujours une dévotion sans faille pour Burt. Cette « battante », forçant le destin tout tracé de son fils, ne cherche pas à nous apitoyer sur son sort mais à nous faire ressentir et à nous faire comprendre les mécanismes implacables et les injonctions qui conditionnent nos conduites.

Légère, souple, tel un feu follet, elle se meut dans l'espace de la classe, monte sur une table, s'adresse à tel ou tel spectateur, écrit sur le tableau noir, toujours avec cet air de quelqu'un surpris lui-même par son audace d'avoir pris la parole.

Si François Rancillac choisit délibérément un cadre réaliste pour la pièce, à la fois l'écriture de Gilles Granouillet et le jeu de Linda Chaïb, à connotation métaphorique, la décalent du réalisme.

Un spectacle d'une rare intelligence, profond et bouleversant, qui ne se prive pas pour autant d'humour. À voir absolument

Irène Sadowska Guillon